

Vérité et fiction dans *Les Métamorphoses* d'Apulée

Introduction

Les *Métamorphoses* sont un roman, et donc une fiction, c'est-à-dire qu'on y trouve des récits qui ne sont pas vrais et même, à cause de la présence de la magie, qui ne sont pas vraisemblables. Cependant, on note que l'auteur tente de couvrir son récit d'un voile de vérité et entretient le doute dans l'esprit du lecteur au sein même de sa fiction entre mensonge et vérité.

On trouve beaucoup de récits secondaires ou ce qu'on appelle des récits encadrés. On peut définir le récit encadré comme le récit d'un personnage du roman, c'est-à-dire lorsqu'à l'intérieur du roman, un des personnages prend la parole pour raconter une histoire. Ce n'est donc plus le narrateur principal qui parle. Chez Apulée, le narrateur est Lucius, et il parle à la première personne, donc le point de vue est interne. Or, Lucius rencontre d'autres personnages tout au long du roman qui lui racontent des histoires souvent longues. La rencontre entre Lucius et un autre personnage qui va lui raconter une histoire s'appelle un récit cadre.

La présence massive de récits encadrés permet de mettre en scène un auditeur de ces récits : Lucius. Ce dernier devient ainsi un double du lecteur qui réagit aux histoires un peu merveilleuses qui lui sont racontées. Mais Lucius croit-il à ses histoires ? Et quelles conséquences ont ses réactions par rapport au lecteur ?

I] Le récit d'Aristomène

1. Le récit cadre

En route pour la Thessalie, Lucius croise deux compagnons, dont l'un, Aristomène, raconte des histoires auxquelles l'autre ne croit pas. Son camarade prétend en effet qu'Aristomène raconte « des mensonges aussi vrais » que des *adunata*, c'est-à-dire des choses impossibles, qui ne peuvent se produire (I, 3).

=> *Ne" inquit 'istud mendacium tam uerum est quam siqui uelit dicere magico susurramine amnes agiles reuerti.* / Assurément, dit-il, ce mensonge est aussi vrai que si quelqu'un voulait dire grâce à un murmure magique que les fleuves rapides coulent en arrière [...]

Cette déclaration est déjà en soi un paradoxe, car elle est ironique : comment des mensonges peuvent-ils être vrais ?

Mais Lucius, intéressé par cette histoire, désire l'écouter et rétorque au compagnon d'Aristomène qu'il est plein de préjugés. Il existe la présomption d'innocence qui consiste à considérer une personne innocente d'un crime par défaut. Ici, on a une sorte de présomption de crédibilité qui consiste à tenir pour vrai et à croire tout récit par défaut.

2. Le récit encadré

Quelles stratégies le narrateur emploie-t-il pour prouver au lecteur que le récit d'Aristomène est vrai ?

Aristomène raconte qu'il a rencontré un ami de longue date, Socrate. Or, celui-ci est tombée dans une grande misère à cause d'une sorcière qui l'a dépouillé de tous ses biens (I, 7 et 8). La première réaction d'Aristomène est de se moquer de lui et de lui demander d'abandonner ses

récits fabuleux. Il emploie pour cela une métaphore théâtrale, lieu par excellence de l'illusion, de la fiction.

=> "*Oro te*" inquam "*aulaeum tragicum dimoueto et siparium scaenicum complicato et cedo uerbis communibus.*" / Je t'en prie, dis-je, range ce rideau tragique et replie ta tenture scénique et parle avec un langage commun. (I, 8)

Puisqu'Aristomène se montre sceptique dès le début vis-à-vis des récits de Socrate, le lecteur ne peut pas mettre en doute sa parole. C'est important pour ce qui va suivre. En effet, alors que les deux amis s'endorment, des sorcières vont venir tuer Socrate dans son sommeil et laisser Aristomène plus mort que vif sous l'effet de l'épouvante.

Mais le lendemain, contre toute attente, Socrate est vivant. Aristomène entame donc un monologue intérieur (se parle en lui-même) pour se demander si ce qu'il a vu pendant la nuit est vrai et se traite lui-même de fou (*uesane*). Montrer qu'il doute de lui est une façon de convaincre son lecteur que ce qu'il dit est vrai. Par ailleurs, Socrate lui-même a rêvé qu'il se faisait assassiner, premier indice qui vient confirmer le récit d'Aristomène. Enfin, Socrate finit par mourir : on en déduit que la scène nocturne avec les sorcières a bien eu lieu.

En I, 20, Aristomène termine son histoire et son compagnon demande à Lucius de réagir à ce récit : y croit-il ou pas ? Or, Lucius est présenté comme une personne cultivée et on sait qu'une personne cultivée a moins tendance à croire n'importe quoi et n'adhère pas à la superstition. Lucius est ici un double du lecteur d'Apulée, qui est forcément cultivé dans l'Antiquité, étant donné que l'accès aux études supérieures est restreint à une élite de la société. Pourtant, Lucius réplique que c'est justement quand on est cultivé que l'on doit considérer que les choses impossibles peuvent arriver, même si on ne les a jamais vues. De façon humoristique, la doxa, c'est-à-dire l'opinion commune qui veut que quand on est cultivé, on ne croit pas des choses extraordinaires est retournée par Lucius. Ce même argument est répété en III, 15.

III] Le récit de Téléphron

1. Le récit cadre

Lors d'un banquet auquel est convié Lucius par Byrrhène, sa tante, on sollicite Téléphron pour raconter sa mésaventure. Mais tout le monde rit de lui, ce qui jette d'emblée le discrédit sur son récit. Téléphron est offusqué et réagit mal : il s'apprête à quitter le banquet, mais sur la prière de Byrrhène, l'hôtesse, il se décide à raconter encore une fois son histoire pour Lucius. Téléphron s'installe pour raconter, comme un orateur, ce qui montre qu'il a une certaine expérience de la narration : ne serait-il pas en train de théâtraliser son récit, de se mettre en scène, et donc de raconter n'importe quoi ?

2. Le récit encadré

Téléphron raconte qu'il a trouvé un emploi consistant à garder un cadavre la nuit, au cas où des sorcières tenteraient de le mutiler. Mais comme il ne croit pas à la magie, il n'a pas peur de sa mission. Il évoque alors des *ineptias*, et des *nugas*, c'est-à-dire des « fadaises » (I, 23).

La nuit se passe sans problème, même si Téléphron finit par s'endormir. Le lendemain, le cadavre est intact. Mais après, alors que le cadavre est emmené pour être brûlé ou enterré, un vieillard accuse la femme du mort de l'avoir tué pour toucher l'héritage. Pour prouver que ses accusations sont vraies, il propose une chose absolument invraisemblable : réveiller le mort et le faire parler. Or, c'est ce qui se produit, le mort se réveille et parle : la description des réactions de la foule ne laisse pas de doute au lecteur. Si l'avis de la foule est partagé, c'est bien que le mort a parlé.

=> *Populus aestuat, diuersa tendentes, hi pessimam feminam uiuentem statim cum corpore mariti sepeliendam, alii mendacio cadaueris fidem non habendam.* / Le peuple s'agite, inclinant vers des opinions divergentes, les uns (pensant que) cette femme abominable devait être aussitôt enterrée vivante avec le corps de son mari, les autres (pensant que) il ne fallait pas avoir confiance dans le mensonge d'un cadavre. (II, 30)

Or, une expression semble complètement absurde : la foule met en garde contre le fait de croire les mensonge d'un cadavre. En réalité, cela présuppose qu'un cadavre peut parler. Si la foule considère tout naturel qu'un cadavre parle, le lecteur doit sans doute en faire autant, sauf s'il comprend qu'Apulée se moque de lui.

3. Le second récit encadré

Comme dans les poupées russes, un récit encadré en contient un autre. En d'autres termes le récit de Télyphron devient le récit cadre du récit du mort, qui prend alors le statut de récit encadré. Le mort raconte qu'en fait, les sorcières sont bien venues le soir, mais qu'elles ont mutilé non pas son cadavre, mais le gardien, qui n'est autre que Télyphron. Elles lui ont coupé le nez et les oreilles et ont ensuite modelé des sortes de prothèses en cire, afin que personne ne s'aperçoive de rien. La véracité de son récit est confirmé par le fait que Télyphron se rend compte en se tâtant qu'il n'a plus de nez et plus d'oreille (I, 30) et que la foule se moque de lui.

4. Conclusion des récits cadres

Les deux récits cadres se terminent de la même façon : ils sont seulement capables de susciter le rire. Télyphron est victime du rire après la découverte de sa mutilation et encore une fois, lorsqu'il raconte son récit. Donc, personne ne le croit, ce qui jette le discrédit sur son récit. On ne sait à quoi s'en tenir. De plus, on nous signale que le lendemain a lieu la fête du dieu Rire et Lucius s'engage à trouver quelque matière (*materiam aliquam*) pour honorer le dieu. Or, la *materia* désigne souvent le sujet d'une œuvre fictive dans l'Antiquité, sa source d'inspiration.

III] Le procès de Lucius

1. Une scène de théâtre

En rentrant de chez Byrrhène, Lucius a rencontré trois brigands qui attaquaient la porte de son hôte, Milon. Il les a tous les trois transpercés de son couteau avant d'aller se coucher. Le lendemain, on vient le chercher pour le juger. On l'emmène d'abord au tribunal, puis sous prétexte que le tribunal ne pourrait pas contenir toute la foule, on l'emmène au théâtre. Pendant ce temps, Lucius remarque que toute la foule rit aux éclats, ce qui convient peu à l'atmosphère sérieuse d'un procès. Après avoir été accusé, il se défend et déclare qu'il va dire la vérité, il reconnaît un *plane uerum crimen meum* (III, 5) et s'accuse du meurtre des trois hommes, tout en faisant valoir qu'il était en position en quelque sorte de légitime défense.

Cela ne convainc personne et les veuves des brigands morts déclare que ce n'est pas vraisemblable : *Nec enim ueri simile est hominem solitarium tres tam ualidos euitasse iuuenes.* /Et en effet, ce n'est pas quelque chose de similaire au vrai [qu'un homme seul ait tué trois jeunes hommes aussi forts] (III, 8).

Lucius avait donc des complices et les femmes veulent la vérité (*ueritas*), ce qui paraît absurde et comique en même temps puisque précisément, nous savons que Lucius raconte la vérité, ou tout au moins sa vérité, car souvenons-nous que le point de vue du narrateur est le point de vue interne : le lecteur est donc prisonnier de la seule perception de Lucius,

contrairement à un point de vue omniscient par lequel il aurait accès à tous les renseignements possibles.

Finalement, le procès s'arrête lorsqu'on dévoile les corps des brigands qui ne sont que des outres gonflées, percées par Lucius. Le dénouement était préparé par les rires de la foule, mais aussi par le choix du théâtre (lieu de l'illusion cf. partie 1) comme lieu du procès. Le lecteur attentif ne pouvait d'ailleurs s'attendre qu'à une farce. Mais il se rend compte à la fin qu'il a été piégé par le point de vue interne de Lucius. Nous ne pouvions donc avoir affaire qu'à une comédie puisque tout se termine bien.

2. Une mise en abyme

En III, 11, Lucius est désigné comme étant à la fois l'*auctor* et l'*actor* du dieu du Rire.

Iste deus auctorem et actorem suum propitius ubique comitabitur amanter nec umquam patietur, ut ex animo doleas [...]. / « Ce dieu bienveillant accompagnera son auteur et son acteur partout en ami et ne permettra jamais que tu t'affliges dans ton âme (que tu aies l'esprit en peine). »

On ne sait plus si finalement Lucius est un simple personnage-narrateur ou un auteur-personnage-narrateur. Apulée nous renvoie ici à la question posée dans le prologue, à laquelle il ne donne pas de réponse : *Exordior. Quis ille ?* « Je commence. - Qui est celui qui commence ? ».

Déjà au livre II, 12, Lucius racontait une histoire avec un Chaldéen nommé Diophane : on appelait comme cela les astrologues dans l'Antiquité. Ce Diophane passait pour un charlatan aux yeux de tous puisqu'il était incapable de prévoir une tempête qu'il a subie. Mais pour Lucius, ce n'est pas un bonimenteur. La preuve, il lui a prédit qu'il devait se trouver au centre d'une histoire incroyable, ce qui est confirmé par le livre même d'Apulée.

Mihi denique prouentum huius peregrinationis inquirenti multa respondit et oppido mira et satis uaria ; nunc enim gloriam satis floridam, nunc historiam magnam et incredulam fabulam et libros me futurum. / « Enfin à moi qui lui demandait le résultat de ce voyage, il me répondit beaucoup de choses et tout à fait étonnantes et assez diverses ; maintenant en effet j'aurais une gloire assez florissante, et je serai (le sujet de) une grande histoire et une fable incroyable et des livres. » II, 12

Mais ce livre est une fiction. Si vérité il y a, il s'agit donc d'une vérité dans la fiction, et non d'une vérité absolue. Autrement dit, rien n'existe/n'est vrai si ce n'est dans le livre d'Apulée.

Conclusion

Même si le récit d'Apulée est bien une fiction, l'auteur s'amuse à faire douter le lecteur de la véracité des événements de son récit. Il emploie alors certaines stratégies narratives : le récit encadré en fait partie. Le lecteur s'identifie alors à l'auditeur du récit encadré et les réactions de ce dernier suggèrent au lecteur l'attitude qu'il doit adopter lui aussi envers la crédibilité du récit encadré. C'est une sorte de mise en abyme. Lucius est un représentant du lecteur d'Apulée, c'est-à-dire quelqu'un de cultivé et donc de rationnel, qui ne saurait croire à n'importe quoi.

D'autre part, le recours au motif du théâtre jette au contraire le discrédit sur l'action ou les événements, car c'est le lieu de l'illusion.